

LA PLAGE NOIRE

D U M Ê M E A U T E U R

Le Sourire du chat
Seuil, 1984
coll. « Points » n° R205

Le Figuier
Seuil, 1988
coll. « Points » n° R398

Les Passagers du Roissy-Express
Photographies d'Anaïk Frantz
Seuil, 1990
coll. « Points » n° R502

L'Honneur de Saint-Arnaud
Plon, 1993
coll. « Points » n° P17
Préface d'Edwy Plenel

Le Temps des Italiens
Seuil, 1994

textes et préfaces

Le Droit à l'insoumission
dossier
coll. « Cahiers libres », 1961

Janette Habel, Ruptures à Cuba
préface
La Brèche, 1990

Anaïk Frantz, Paris bout du monde
texte
Manya, 1992

Yves Benot, Massacres coloniaux
préface
La Découverte, 1994

Fiction & Cie



François Maspero
LA PLAGE NOIRE

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106559-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 1995

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A la mémoire de Pepe Martínez
et de son *Ruedo Ibérico*

*Però l'inganno estremo,
ch'eterno io mi credei. Però.*

Leopardi, A se stesso

I

Depuis quelques jours, chaque fin d'après-midi, tombent de rapides averses. La saison des pluies arrive, et viendra bientôt la première tempête. Un cyclone, peut-être. Cette année les cyclones auront des noms de femmes. Il regarde la mer. Il a toujours aimé regarder la mer. Un vide heureux de l'être, que remplit le fracas des rouleaux qui s'abattent sur le sable noir, le recouvrent et se retirent en charriant les galets. Cris des goélands, odeur des algues en décomposition, battements d'ailes des pélicans qui montent la garde en jacassant à la frange de l'écume, soleil brûlant à travers l'air trouble qui vibre à nouveau quand sont passés les nuages bas. Attendre : l'angoisse reflue, le temps glisse comme une caresse sur sa peau salée. La plage sans fin est déserte. Plus tard, dans la nuit, reviendront les pêcheurs et, de la villa, il verra les falots clignoter, il entendra les appels.

La villa est une bicoque en bois à la peinture grise écaillée avec, face à la mer, une galerie dont le plancher s'élève légèrement au-dessus du sable.

Alberto attend. Depuis plusieurs mois, déjà. Les journées coulent, scandées par les mêmes rendez-vous rituels. Tout à l'heure ce sera le retour de Joyce. Il ira au-devant d'elle.

Il franchira le bois de mancenilliers bas aux larges feuilles, puis la ligne des hauts palmiers où, à cette heure de chaleur, les oiseaux se taisent encore. Il prendra le chemin de terre entre les roseaux et les trous de glaise sèche où affleurent les fossiles blancs et, en débouchant sur la plaine herbeuse que bordent les maisons minuscules disséminées à l'horizon, il verra de très loin la silhouette mince de Joyce comme flottant au-dessus du sol. D'habitude, elle l'appelle et se met à courir. Lui aussi, parfois. Pas toujours, à cause de cette espèce de fatigue qu'il a de tout. Et pourtant il sent revenir en lui comme un petit bonheur. Elle saute et s'accroche à son cou. Il se libère du nœud des bras frêles. Il prend son sac, absurdement lourd. Il lui demande comment s'est passée la journée. Les notes qu'elle a eues. Joyce est une enfant taciturne. Elle ne lui pose qu'une seule question : le facteur est-il venu ce matin ? Elle marche à côté de lui en le tenant par la main, qu'elle serre fort. Si l'averse vient avant leur retour à la maison, ils devront filer très vite au passage sous les mancenilliers, car l'eau qui ruisselle de leurs feuilles causerait sur leurs visages et leurs bras nus des brûlures comme celles d'un acide.

Ensuite il y aura les rituels du soir. Faire la cuisine, ouvrir une boîte, préparer le gril, couper le pain, mettre la table dehors, sur la galerie, pendant que Joyce fait ses devoirs, encore silencieuse. Elle ne ramène jamais d'amis. L'institutrice dit d'elle qu'elle est une élève intelligente, mais réservée. Pourtant, elle n'est pas timide. Quand il la bordera, elle attirera sa tête contre la sienne et la gardera longtemps, jusqu'à ce qu'une crampe le force à se dégager. Toujours silencieuse. Surtout les jours où elle n'a pas eu de lettre. Il ajustera la moustiquaire et sortira de nouveau sur la galerie, pour guetter la brise et écouter les vagues. En

attendant de mettre la radio pour les informations de la nuit, la chaîne nationale, d'abord, puis Radio France Internationale ou la BBC. Il est seul. Peut-être, plus tard, passé minuit, à l'heure du tarif réduit, le téléphone sonnera, et une voix lui parlera d'au-delà des mers. C'est la dernière attente qui reste en lui, tenace comme la flamme d'une veilleuse, et qui survit encore tandis qu'il cherche le sommeil.

Mais souvent, lorsqu'il décroche le téléphone, il n'entend rien à l'autre bout du fil, sauf, dans les grésillements et les fragments de conversations lointaines et insaisissables, quelque chose qui ressemble au halètement d'une respiration et qui se prolonge, hostile, menaçant, jusqu'à ce que l'inconnu coupe brusquement et le laisse dans le noir, le vide, l'angoisse renouvelée – histoire simplement de lui rappeler que, quelque part dans la capitale, on n'a pas oublié son existence.

Quand il y a eu une lettre de sa mère, cependant, Joyce parle un peu. Parfois, elle rit. Elle se moque de lui, comme on se moque de tous les pères qui font la cuisine. Elle parle de Paris. Dans ces cas-là, elle n'emploie que le français. Elle fait toujours les mêmes fautes. Par exemple : Tu m'as fait ça que je voulais ? Est-ce qu'on va encore attendre aussi longtemps que ça que tu m'as dit ? Il la corrige patiemment. A part ces quelques *ça* parasites, elle s'exprime comme une vraie Française. D'ailleurs, elle *est* française. Comme sa mère. Pas comme lui.

Il y a aussi des jours, quand le facteur n'est pas passé, où il devance l'heure du retour de Joyce pour aller jusqu'au village et s'assurer à la poste qu'il n'est pas resté du courrier en instance. Il en profite pour faire des achats à l'unique

épicerie-buvette. Ils sont succincts. Il surveille ce qui lui reste d'argent. Cela devient une obsession parmi bien d'autres. Absurde d'ailleurs, il le sait, avec cette inflation permanente qui, d'un mois à l'autre, multiplie les prix de façon imprévisible.

Le village de la Plage Noire n'est pas amical. Des maisons carrées en bois. Beaucoup gardent leurs volets fermés en permanence. Les plus vivantes, celles où l'on entend la voix d'une radio ou d'une télévision sur fond de bruits d'ustensiles de cuisine, ont devant leur porte des caisses de bouteilles de bière vides et des jouets d'enfant que l'on dirait abandonnés depuis longtemps. Les voitures sont rares. La grand-route et la voie ferrée qui relie la capitale du pays à celle du pays voisin passent, rectilignes, à cinq kilomètres à l'intérieur des terres, sur la plaine. Le vent de terre apporte parfois, surtout la nuit, le grondement continu des poids lourds et l'appel bref d'un train au passage de la station. Alberto croise de temps en temps une femme en noir qui répond à peine à son salut contraint. L'église, également en bois avec un toit de zinc gris, est close, gardée par deux grands palmiers secs qui la dominent de leurs plumets. Les maisons des retraités de la marine marchande ont leur jardin fleuri de roses trémières. Devant l'une d'elles, un Mickey en céramique veille dans les tamaris taillés d'un rose éteint. Alberto ne connaît personne au village, à part le couple d'instituteurs. Tout juste échange-t-il quelques mots, toujours les mêmes, avec l'épicière et le postier. Depuis le temps qu'il vit là, les villageois ne lui ont jamais posé de questions. Ils ne savent rien de lui. Ou, du moins, c'est ce qu'il pense. Ce qu'il espère.

Plus loin, entre le village et la station, au bout d'un chemin de terre, se trouvent les maisons des Shokörs.

Celles-là sont plus petites, en brique, et on les voit à peine derrière les murs recouverts de plantes grimpantes et de lianes folles qui forment autour de leurs jardins de véritables enceintes. Là, tous les bruits de la vie résonnent, presque joyeux, cris d'enfants et de femmes, martèlement des outils, ronflement strident des tronçonneuses, appel d'une vache ou d'un âne dans les étables. Les vieilles voitures américaines dorment comme des barques rouillées devant les portes et les poules picorent dans les herbes jaunes. Alberto pousse quelquefois jusque-là. Il parle la langue des Shokörs et il est bien accueilli. Un vieux couple lui offre du vin rouge, épais, presque noir, dans un verre poisseux, en évoquant le souvenir de sa famille du temps où ses parents passaient leurs vacances là-bas, au bord de la plage. Les villageois, comme tout le monde dans le pays, n'aiment pas les Shokörs. On s'en méfie. Tout en eux est suspect : leur langue, leur manière de s'entourer de murs comme s'ils avaient des secrets à cacher, leurs enfants trop nombreux, leur activité incessante, leur don pour le commerce, l'argent que leur envoient ceux qui se sont exilés au-delà des frontières et des mers, et surtout leurs liens avec ceux du pays voisin, où ils forment la majorité de la population. Pour les villageois, comme pour tout le monde dans le pays, les Shokörs sont des intrus. Mais les Shokörs disent seulement qu'ils ont toujours été là et qu'ils y resteront toujours.

Alberto court sur la plage, dans le matin encore brumeux. Il n'a pas d'âge. Il n'a plus d'âge. Il est enfant, adolescent, adulte, son corps est léger, rien ne l'a marqué, et en tout cas pas le passage des ans, de ses soixante ans. La sueur qui ruisselle dans ses yeux, le point de côté qui lui mord le flanc, la brûlure dans ses poumons, ses jambes qui commencent à se dérober au bout de la longue course, il les connaît depuis toujours. La première course de fond qu'il a gagnée, avait-il dix ans, ou onze ? C'était en France. Une piste de mâchefer qui crissait.

Pour la première fois de sa vie, il admet qu'il aime son corps. Ses membres et ses muscles lui obéissent, ils jouent librement, ils le font libre, d'une liberté qu'il n'a jamais connue si intense et qu'il sentira plus fortement encore tout à l'heure quand il plongera dans les rouleaux qui frappent les galets de la plage. Longtemps Alberto a été brouillé avec son corps. Maigre, osseux, laid en un mot. Il lui a fallu, pour s'y habituer, que des femmes l'aiment tel qu'il était, prennent de lui leur plaisir, leur bonheur, et fasse à ce corps le don d'un peu de leur grâce. Il avait toujours de l'hésitation et même de la honte au moment d'être nu. Et il supportait mal d'exhiber son corps en public. Aujourd'hui, nu

sur la plage déserte, c'est un épanouissement. Le soleil perce la brume, monte au-dessus de la mer, et la peau d'Alberto frissonne, reconnaissante. Il se dit qu'il est peut-être encore temps d'être heureux.

Il a connu cette plage enfant et il a l'illusion qu'il pourrait y courir sur des kilomètres les yeux fermés. Ce tronc en travers, ivoire poli auquel colle, comme des lambeaux de peau de serpent, du varech incrusté de sel et de grains de corail rose pâle, il était probablement déjà là avant la naissance d'Alberto, car c'est comme s'il connaissait l'exacte longueur du saut qu'il doit faire pour le franchir. De même, le maigre ruisseau aux eaux jaunes qui stagne au sortir des roseaux avant de se perdre dans le sable à quelques mètres de la mer. Et les longues barques, dont les plus rudimentaires sont taillées dans des troncs de gommier, vertes, bleues, rouges, avec leurs noms de toujours : *A la Grâce de Dieu, Bien Faire et Laisser Dire, Vierge Libératrice*. Et les carcasses des crabes morts qu'il écrase en courant.

Il bute sur un obstacle, sa tête, sa poitrine vont cogner durement le sol tassé, sa bouche sèche se remplit de sable. Une douleur aiguë lui déchire le dos. Le souffle lui manque. Une boule au creux du ventre irradie un mal diffus, un animal tapi et venimeux, cela monte vers le cœur en plein effort, il porte la main à sa poitrine, les battements sont désordonnés, des chocs brutaux suivis de silences, ratés d'un moteur d'avion qui s'arrête en plein vol, ses oreilles bourdonnent, il suffoque, gorge serrée par des nausées. Il a appris qu'il ne faut surtout pas se relever, qu'il faut attendre, la tête dans le sable, comme chaque fois que cela le prend à l'improviste après un effort, une émotion ou même sans aucune raison apparente. La chose est apparue en lui, une présence étrangère dans son corps, pour la première fois il y